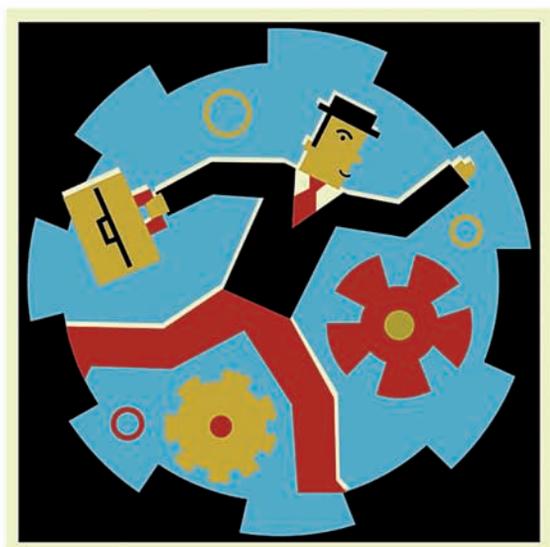


Antonio Incorvaia
Alessandro Rimassa

Génération 1000 €uros

Traduit de l'italien par Damien Zalio



L a f o s s e a u x o u r s

GÉNÉRATION 1000 EUROS

titre original : *Generazione mille euro*

© 2006 RCS Libri, Milan

© 2010 La fosse aux ours pour la traduction française

La fosse aux ours – 1, place Jutard – 69003 Lyon

Antonio Incorvaia
Alessandro Rimassa

Génération 1000 euros

traduit de l'italien par
Damien Zalio

L a f o s s e a u x o u r s

couverture: Taren Riley © Getty images

Merde!

C'est le premier mot qui me vient à l'esprit ce matin. Je ne le prononce pas seulement parce que j'ai la bouche toute pâteuse à cause de l'alcool et du tabac, mais parce que la lumière qui filtre à travers les volets et se reflète sur le miroir ne me laisse aucun doute : je n'ai pas entendu mon réveil. Je dois avoir un retard monstre.

J'avance ma main vers la table de nuit et je cherche nerveusement ma montre ou mon portable. Le voilà. J'arrive à peine à voir le cadran lumineux : 09h48.

Re-merde!

Trois, deux, un...

Deux heures de retard

Je contracte mes abdos à la militaire, secoue mon oreiller, bondis de mon lit, jette boxer et T-shirt par terre et fonce à la douche. De l'eau glaciale. Bouillante. Dents (ah oui, je dois penser à m'acheter une nouvelle brosse à dents: celle-là est morte), barbe (non, heureusement, je n'en ai pas beaucoup, ça peut attendre demain), déo, parfum, jean, chemise, pull, chaussures. Pas de petit déj'.

J'enfile ma veste et je suis déjà hors de la maison quand j'entends grogner Matteo depuis sa chambre. Je l'envie: en ce moment, je voudrais être encore à l'université et me la couler douce, comme lui.

Pendant que je fais rapidement le décompte de mes colocataires – Rossella est partie, Alessio est au travail... merde!, lui au moins il aurait pu me réveiller ce matin! – et que je trace comme un coureur de fond pour rejoindre l'arrêt de bus parmi l'indifférence des gens, le froid et un crachin agaçant qui commence à me mouiller les cheveux, il me vient une idée de génie: si Ross n'est pas là, à qui appartient donc le soutien-gorge sur la chaise du salon? Sûrement pas à une fille qui a passé la nuit avec Ale: depuis qu'on habite ensemble (ça va bientôt faire deux ans), je ne l'ai

jamais vu avec une femme. En revanche, Matteo m'a dit qu'il était avec une patineuse, mais en ce moment – c'est sorti dans la *Gazza** d'hier – elle est en train de s'entraîner en Allemagne.

C'est leurs oignons. Ce soir on verra bien si quelqu'un met le sujet sur le tapis. Peut-être découvrirai-je que mes colocataires aiment se travestir. J'habite une zone typique de la banlieue milanaise (viale Certosa), qui la nuit se transforme en un va-et-vient de prostituées et de pères de famille qui font la queue dans leurs voitures de luxe: il n'y aurait pas de quoi s'étonner. Au fond, c'est un moyen comme un autre d'arrondir les fins de mois.

Ah, enfin: le bus! C'est un de ces bus complètement recouverts de pub (pour un téléphone portable, naturellement): je ne comprends pas s'il s'agit d'une trouvaille marketing ou d'une énorme farce, vu qu'elle couvre également la totalité des fenêtres et que, en ce qui me concerne, le portable en question, je sens déjà que je vais le détester.

Huit minutes et je suis au métro, puis encore treize pour arriver au centre ville. Quatre minutes à pieds et je déboule au bureau. Vingt-cinq minutes au total. J'arriverai à onze heures moins le quart. Près de deux heures de retard: grandiose!

Je vois d'ici la situation: Daniele pensant encore à sa fiesta d'hier avec l'air d'être très satisfait de sa

* *Gazzetta dello sport*: premier quotidien sportif italien créé en 1896. (Toutes les notes sont du traducteur.)

bringue et très désespéré d'être arrivé à l'âge fatidique de trente ans; Gloria au téléphone avec mari/enfant/baby-sitter; Mark parlant en même temps sur quatre lignes – avec au moins deux personnes assises en face de lui – sans perdre son self-control de parfait Anglais; Stefania ne sachant pas si elle doit être hystérique parce que je ne suis pas là ou parce qu'elle a mis un chemisier alors que « peut-être aurait-il mieux valu en choisir un autre... ».

Stop. Je vide mon esprit comme on fait avec la brique de lait quand on la secoue pour en récupérer la dernière goutte.

Et si j'éteignais mon portable et disparaissais pour toujours? Impossible: je n'en ai ni le courage ni les moyens. Peut-être même pas l'envie. Si, par contre, je disparaissais seulement pendant un jour? Vingt-quatre heures de noir pour oublier qui je suis et vivre hors du temps: ce serait comme marcher sur la Lune...

Je n'ai même pas le temps de finir de profiter de cette scène que je me retrouve d'un coup propulsé dans la réalité: « MRW International, bonjour », annonce avec un sourire bien forcé une des standardistes pendant que je franchis la porte vitrée et que j'entre dans le monde merveilleux et patiné du Milan typique des années fric: celui de la multinationale avec des filiales un peu partout, où tout le monde est directeur, responsable marketing, manager ou plénipotentiaire. Tout le monde, sauf moi.

« C'est le monde du travail, darling... », me répète tout le temps Eleonora (une fille qui me fait perdre la

tête, mais à qui je l'arracherais aussi, la tête). « Et toi tu dois montrer les crocs, si tu veux te faire une place! »

Foutaises. J'aime mon travail, mais j'aime aussi profiter des silences, des joies, des petits riens, des belles histoires que la vie peut nous procurer. On ne vit pas seulement de positions sociales acquises. Et on ne vit pas seulement d'argent. Même si 1028 euros mensuels nets, sans treizième mois, t'éloignent de toute distraction plus vite que le vol d'un Concorde (paix à son âme).

La porte de l'ascenseur s'ouvre à peine que je me retrouve instantanément nez à nez avec les yeux de Stefania, ma chef, qui m'accueillent en me fusillant avec la vitesse et la précision d'un M16. Heureusement, Mark ne lui laisse pas le temps d'ouvrir la bouche: « Claudio, je t'attends dans mon bureau. »

Pour une fois, le bureau de Mark est incroyablement désert. De la grande fenêtre, on a vue sur toute la promenade du corso Vittorio Emanuele: quelques gamins qui sèchent les cours, un groupe de touristes japonais cherchant la galerie pour entrer dans la rue Montenapoleone et les mêmes types de toujours vendant stylos, sacs, bracelets et journaux. Mon regard glisse vers le bureau en verre avec une vieille plaque en laiton dessus, semblable à celles des films en noir et blanc: « Mark Porter, marketing director. » Dieu sait qui a pu offrir ce truc ringard à un mec comme Mark, un Anglais de trente-sept ans qui vit à Milan depuis quatre ans et qui, entre iPod, Mini Cooper, portable Apple, téléphone mobile troisième génération UMTS et

lecteur DVD portable, est l'emblème du yuppie techno-dépendant toujours à la pointe.

Comme d'habitude, je me perds dans mes pensées lorsque Mark, chemise blanche déboutonnée au col et veste gris clair, s'assoit et m'invite à en faire autant. Au bout d'une seconde, une nana que je n'ai jamais vue avant s'approche de moi. Elle doit avoir à peu près mon âge, porte un tailleur-pantalon noir, des bottes noires, un chemisier rose très pâle et une broche voyante qui tient son décolleté (un 95 C tout rond, c'est sûr!). C'est la première chose que je remarque, la broche: en or blanc avec un énorme brillant dessus. Qui sait combien elle a dû la payer (sous-entendu: qui la lui a offerte)? Des cheveux courts et noir-de-jais, des yeux noirs, un visage fin et légèrement allongé. Je serais plus jeune, je serais terrorisé devant quelqu'un comme ça. Maintenant, au contraire, je l'imagine un peu comme la maîtresse idéale pour une nuit de sexe fantasque...

– Claudio, tout va bien? Tu as les yeux écarquillés, commence Mark en me tapant sur l'épaule.

– Oui, excuse-moi. D'ailleurs, excuse-moi aussi pour le retard de ce matin. Mon réveil a dû tomber en panne. Il n'a pas sonné. Je te promets que ça n'arrivera plus.

– Je te présente Angelica Corda, reprend Mark, sans perdre son temps en salamalecs et en me laissant deviner que, dans d'autres circonstances, il m'aurait probablement lynché, elle est responsable marketing senior de la filiale espagnole. Ce soir, vous irez ensemble à Barcelone: demain, il y a une réunion importante

pour le lancement européen de Ka-Ty et toi, Claudio, tu devras présenter le projet que nous avons élaboré ici, en Italie. Angelica est en train de faire le tour de tous les sièges de MRW pour connaître à l'avance les différentes stratégies locales et être certaine que les idées développées au niveau global ne soient pas en décalage avec celles développées au niveau local. À douze heures, réunion avec toute l'équipe, puis au déjeuner tu redéfinis avec Stefania la présentation et, à dix-huit heures, vous partez. Des questions ?

– Oui, une, réponds-je sur un ton moitié hésitant moitié impertinent, comment se fait-il que Stefania ne vienne pas ?

– Parce que l'idée de la promotion sur le territoire espagnol vient de toi et Gloria. Et tandis que, elle, elle a une fille, toi tu es libre d'aller et venir sans problèmes.

Quel pied !

Bien sûr, je devrais être extrêmement content. *Je suis* extrêmement content : je travaille ici depuis un peu moins d'un an (onze mois et demi, pour être exact) et je commence enfin à voyager. Et puis Barcelone, une réunion européenne, cette espèce de bombe sado-maso à côté de moi... Bref, tout est purement et simplement fabuleux. Sauf une chose : pour ces occasions, MRW paye l'avion et l'hôtel ; toutes les autres dépenses doivent être avancées et nous sont remboursées deux semaines après. Et pour quelqu'un qui gagne ces putains de 1000 euros de merde par mois, ça n'est pas une petite somme : si on tient compte du fait qu'aujourd'hui on est le vingt-trois et que, mon salaire, je

n'en verrai la couleur que la semaine suivante, c'est un beau bordel. Ajoutez à cela que je dois 100 euros à Matteo – j'avais promis de les lui rendre aujourd'hui – et les carottes sont cuites.

Je sors du bureau de Mark avec la tête qui éclate. Je vais à mon bureau et j'allume mon PC pendant que Gloria imprime diapos et documents PDF de notre plan marketing.

La réunion avec Angelica, dure à cuire mais extrêmement cordiale, se déroule pour le mieux. Et, étrangement, celle avec Stefania aussi. Je découvrirai ensuite qu'elle est contente que ce soit moi qui aille à Barcelone car, comme ça, elle ne se retrouvera pas nez à nez avec le vice-directeur commercial international, avec lequel elle a eu un flirt douloureux – et des emmerdes planétaires subséquentes – il y a quelques années.

Il est trois heures de l'après-midi quand je sors du bureau: j'ai deux heures et demie pour m'acheter une brosse à dents et deux ou trois trucs pour le voyage, aller à la maison, faire mes bagages, retourner au centre et prendre le train pour Malpensa. Et je devrais aussi appeler mes parents pour leur dire que je vais à l'étranger.

« Nous sommes désolés, mais votre forfait est épuisé. Vous pourrez donc uniquement recevoir les appels jusqu'au... »

Va chier.

Re-métro, re-bus, re-sièges qui semblent brûler sous mes fesses à cause du stress et de la hâte. Sans lâcher une

seconde ma montre des yeux, j'entre dans la supérette devant le terminus. Et merde!, où sont les brosses à dents?

– Au fond, dernier rayon à droite. Vous verrez, elles sont accrochées!

Un caissier sympa? Tiens, ça m'étonne. Peut-être est-ce parce que j'ai l'habitude d'aller au discount ou au hard-discount. Ces supermarchés de luxe – enfin, de luxe *pour moi* –, d'habitude je ne les fréquente pas. Mais aujourd'hui c'est comme ça, je n'ai pas le choix.

« Quoi?!? 4 euros 50 une brosse à dents? »

Ma pensée devient parole et une dame à côté de moi – la typique fausse blonde de la Brianza*, je la photographie en trois secondes – s'en mêle en un clin d'œil: « Cet euro, il est en train de nous mener à notre perte, j'te l'dis, moi... il est en train de nous mener à notre perte! »

Oui, d'accord: à ce prix-là au discount, je m'en serais acheté deux, des brosses à dents, et en prime j'aurais même gardé un peu d'argent. Mais ce n'est certainement pas la faute de l'euro si les supermarchés vendent une brosse à dents plus du double qu'au discount. Et puis là je n'ai ni le temps ni l'envie de me plonger dans le discours habituel et interminable sur l'euro, le gouvernement voleur et les commerçants roublards. Non, aujourd'hui, vraiment pas.

Cette scène se reproduit à l'identique devant le shampoing-douche et l'après-rasage, même si cette

* Territoire de la Lombardie proche de Milan.

fois, pour ne pas répondre à la énième petite vieille, je dois me mordre la langue.

Je cours à la caisse et demande également une recharge pour mon portable.

– Nous avons seulement celles à 25 et à 50 euros, ça vous va quand même ?

– Oui, donnez-moi donc celle à 25... (de toute façon, avec la recharge à 10 euros, si je reçois un coup de fil alors que je suis en Espagne, je n'aurai même pas le temps de dire « Allô? »).

Total: 35 euros et 45 centimes. Le grand sac, j'évite de le prendre: une brosse à dents, un shampoing et un après-rasage, je peux les caser dans mon sac à dos sans problème.

Je fonce à la maison comme un bolide en regardant l'heure à peu près toutes les trente secondes. Il n'y a que Matteo. C'est pas difficile: on est en plein après-midi et lui, avec sa serviette de bain pour seul vêtement, il marche lentement comme s'il venait de sortir de la douche.

Le soutien-gorge de ce matin est encore là à pointer son nez sur la chaise du salon. J'essaie de demander tout bas à Matteo si la nana est encore là dans sa chambre.

– Une nana? Mais quelle nana? Je te ferai remarquer que j'ai dormi tout seul... lâche-t-il comme s'il cherchait à se défendre d'on ne sait quelle accusation.

– Excuse-moi... alors ça, c'est à qui? lui rétorqué-je sur le même ton, en désignant le soutien-gorge pour faire comprendre à Matteo de quoi je suis en train de parler.

– Oh, merde! (il ne s'en était même pas rendu compte). Tu veux dire qu'Alessio a chopé cette nuit?

Non. J'y crois pas. C'est pas possible. Matteo est en train de délirer.

– Teo, arrête de raconter des conneries: toi tu vis ici depuis trois mois, mais moi, Alessio je ne l'ai jamais vu avec une fille. Et de toute façon, même si ça arrivait, elle ne ferait certainement pas du D et ne porterait pas de lingerie en dentelle griffée!

Ça me plairait follement de jouer à Sherlock Holmes, mais le temps presse. Je débusque la valise à roulettes que ma mère m'a offerte il y a trois ans, je fourre le nécessaire pour deux nuits et je le ferme (à grand-peine).

– Au fait, je pars pour deux jours: on m'envoie à Barcelone pour le travail. On se voit vendredi! je lui hurle de derrière la porte entrouverte de sa chambre.

Il la rouvre d'un coup en bondissant de son lit et laisse tomber sa serviette derrière lui.

– Barcelone? Géant! Va à la Terrazza: c'est une boîte trop mortelle où... Bon, je te dis rien: vas-y et ensuite tu m'en diras des nouvelles!

Inutile d'essayer de lui expliquer que je n'aurai pas une seule minute de libre et que je ne pars pas avec mon sac à dos, mon sac de couchage, deux potes et dix grammes de haschisch. Je lui dis au revoir, je sors et je me dis seulement que, heureusement, il ne m'a pas réclamé ses 100 euros. Dans mon portefeuille – je vérifie pendant que, pour la deuxième fois de la journée, je descends à toute allure les trois étages qui

me séparent de la porte d'entrée –, j'ai exactement 164 euros. Et je dois arriver à la fin du mois, en espérant que Teo acceptera de revoir son argent quand je toucherai ma paye. Je ne me décourage pas: j'ai l'habitude de vivoter et de faire les comptes au centime près pour réussir à ne pas épuiser le peu de fonds qu'il reste sur mon compte en banque. Même si je sais qu'il finira par s'auto-anéantir un jour, entre les frais et les factures qui me sont prélevés de force tous les trois mois.

Je monte dans le bus qui m'amène place Cadorna. Il est archiplein, comme c'est le cas aux heures de pointe, mais je n'attends pas le prochain: je me sers de ma valise comme d'un bouclier pour me tailler dix centimètres carrés d'espace. Quand j'arriverai, je parie, Angelica sera déjà là à m'attendre. Où est le problème? On embarque sur le Malpensa Express et on arrive à l'aéroport: plus simple que ça... Au même moment où je réalise que je suis en train de me laisser gagner par le trac, j'envoie un texto à maman: « *Slt, vais à Barcelone pr travail, je rentre vend. aps-midi, t'envoie sms qd j'atterris en Esp. Bjr à papa, bisous.* »

Ma mère s'appelle Luisa, elle a soixante-six ans et elle a appris à utiliser les textos depuis trois ans: je l'ai presque forcée car, Internet, elle ne sait même pas ce que c'est et que l'appeler, ça me coûtait un max. Maintenant elle va jusqu'à m'en écrire: « *Attention et couvre-toi. Maman.* » Elle les signe toujours, ses mini-messages: elle n'a pas encore compris que je vois le numéro de l'expéditeur et que je sais que c'est elle.

33. **Renzo Biasion**
S'agapò
34. **Mario Rigoni Stern**
Saisons
35. **Luciano Marrocu**
Faulàs
36. **Marco Lodoli**
Îles
37. **Francesco Abate**
Le Chroniqueur sans cœur
38. **Roberto Alajmo**
Palerme est un oignon
39. **Luciano Marrocu**
Debra Libanos
40. **Arturo Buongiovanni**
Repentì
41. **Contessa Lara**
Nouvelles toscanes

CLAUDIO, jeune diplômé, travaille dans une grande entreprise à Milan. Avec 1 000 euros et un contrat précaire, il est obligé de vivre en colocation : ambiance détendue mais gros soucis à la première facture imprévue.

Avec humour et dérision, tendresse et réalisme, *Génération 1000 euros* raconte le quotidien de cette jeunesse : accumulation de stages, boulots précaires et mal payés, frustrations de vivre comme des adolescents.

Génération 1000 euros a connu un beau succès en librairie, en Italie, avant de devenir un film en 2009.